

## AVANT-PROPOS

Le lecteur de ce *Livre des poisons* devra décider par lui-même de l'espèce d'œuvre qu'il a entre les mains. Il peut en conclure qu'il s'agit d'un traité scientifique dont les racines puisent dans l'Antiquité, augmenté aux temps de la Renaissance et développé de nouveau de nos jours par le biais d'informations relatives aux vertus, salutaires et mortelles, engendrées par les êtres et les matières des trois règnes : probablement ne se sera-t-il pas trompé. Il peut, autrement, y percevoir le corps d'un texte narratif, accompagné de quelques divagations moyennement lyriques, au sujet des effets d'un répertoire de poisons, ou, ce qui revient au même, au sujet de la passion chimique, du comportement et des mouvements de l'esprit des empoisonnés, sans oublier que les circonstances et les événements ont à voir avec la cruauté de Mithridate Eupator – roi du Pont de 111 à 63 avant Jésus-Christ –, ainsi qu'avec la diligence, glacée jusque dans l'amour, de Cratévas, médecin et botaniste jouant auprès de Mithridate le rôle de serviteur scientifique, deux personnages à l'existence historique avérée, quoique nébuleuse. Compris de cette manière, le discours pourrait aussi être lu, sans grand risque d'erreur, à cause de son penchant narratif, comme un roman difforme dont les personnages – hormis guérisseurs et malades, empoisonneurs et empoisonnés – seraient les plantes mortelles et salutaires, les bêtes à poison, les membres, les organes, les humeurs, les substances...

Je ne peux conclure à la place de l'affectueux lecteur : je suis parfaitement installé dans la confusion, la classification

de l'écriture par genres ne me fait ni chaud ni froid, et ce que j'ai seulement réussi à distinguer – et ceci avec jouissance – comme étant la raison de mon travail est l'énergie poétique du langage – celle de Dioscoride, celle de Laguna –, de telle façon que, convaincu que ce que l'on appelle les genres ne sont rien d'autre que de la poésie diversement apprêtée, je me retire d'une telle discussion.

Je ne manquerai pas, en revanche, d'avouer sources et égarements délibérés jusqu'au moment de mettre la dernière main au présent texte du *Livre des poisons*, intitulé qui, comme on peut le vérifier sur la page de titre, peut apparaître également sous une forme plus prolixe et semblable à l'original, assorti d'une formule de prudence qui met en garde lapidièrement : "Corruption et fable".

La science de Dioscoride et de Laguna occulte et manifeste tout à la fois une *fabuleuse* matière littéraire ; fabuleuse pour sa beauté et ses mensonges. Ainsi donc, je dois faire aveu de "corruption" car, en approfondissant la *rythmique* de Laguna, j'en ai détourné la langue ; je dois faire aveu de "fable", car la science empirique et le galénisme ont rejoint, aujourd'hui, leur destin naturel, qui est la poésie ; et, enfin, car j'ai fait œuvre de fiction immodérée en pensant les poisons parmi les corps et les esprits.

Mais j'ai promis d'avouer les sources en plus des égarements.

En rassemblant des connaissances chez son contemporain Pline, et chez son prédécesseur Cratévas – auteur d'un *Lexique botanique*, d'un *Traité des simples* et d'autres écrits dont je maintiens qu'ils existent –, Dioscoride (Anazarbe, près de Tarse, Cilicie, I<sup>er</sup> siècle) composa ce qui ferait figure aujourd'hui de précis de pharmacologie ; selon les herméneutes rigoureux, le codex se composait de cinq "livres", et nous voici donc confrontés au mystère du sixième livre, celui de la doctrine exhaustive sur les poisons, le sujet qui nous intéresse ici.

Au Moyen Age, le codex de Dioscoride fut recopié et traduit en latin et en arabe à de nombreuses reprises, ce qui entraîna force pertes et adultérations de la lettre. Abondantes en latin et en grec, et, plus tard, en italien, en allemand, en français et en castillan, les versions de la Renaissance paraissent plus fiables. Celui qui concilia ce codex avec notre langue est Andrés de Laguna, Ségovien, fils de converti, traducteur de Galien et médecin papal – en dépit de certains indices d'érasme qu'aperçoit chez lui Marcel Bataillon, qui le tient aussi pour l'auteur du *Voyage en Turquie*. En ce qui concerne Laguna, le copieux appareil de commentaires qu'il ajoute est riche, à la mesure même de sa condition d'humaniste accompli (traducteur prolix de Aristote et de Galien), mais, et que cela soit dit à cœur ouvert, peu me chaut tout ce savoir du Ségovien, lequel, de par la souveraineté de ses paroles, m'empoigne à m'en aveugler, ce pourquoi, et j'en demande pardon, j'affirme que l'unique vérité ou l'unique mensonge qui m'importe est la splendeur de l'œuvre émanant de ces paroles, splendeur au service de laquelle j'entre sans réserve, de sorte que je passe à la chirurgie esthétique quand il me semble que Laguna devient ennuyeux et que, quand c'est mon tour, je reviens, s'il le faut, à Hippocrate lui-même, et cela à seule fin de ne pas ruiner ce que me semblent être les proportions intimes du discours. Je dois aussi confesser qu'en vertu de ce que j'ai considéré comme étant les nécessités actuelles de composition, j'ai procédé à une réduction de l'archaïsme dans mon interprétation de son castillan.

Le *Dioscoride* d'Andrés de Laguna fut imprimé pour la première fois à Anvers en 1555 et, après sa mort, à Salamanque. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, d'autres éditions suivront, à Valence et à Madrid. Selon moi, le titre complet de l'œuvre est important, et voici littéralement ce qu'il en est : "PÉDACIUS DIOSCORIDE ANAZARBÉEN, SUR LA MATIÈRE MÉDICINALE ET LES POISONS MORTIFÈRES, TRADUIT DE LA LANGUE GRECQUE, EN LA VULGAIRE CASTILLANE, ET ILLUSTRÉ DE CLAIRS ET SUBSTANTIELS COMMENTAIRES, ET AVEC LES FIGURES D'INNOMBRABLES PLANTES EXQUISES ET RARES, PAR LE DOCTEUR ANDRÉS DE LAGUNA, MÉDECIN DE JULES III : PONT. MAX."

A son tour, le *Livre des poisons* proclame comme suit :  
“SIXIÈME LIVRE DE PÉDACIUS DIOSCORIDE ANAZARBÉEN, SUR  
LES POISONS MORTIFÈRES, ET LES BÊTES SAUVAGES QUI CRA-  
CHENT LE VENIN, TRADUIT DE LA LANGUE GRECQUE EN LA VUL-  
GAIRE CASTILLANE, ET ILLUSTRÉ DE SUCCINCTS COMMENTAIRES,  
PAR LE DOCTEUR ANDRÉS DE LAGUNA, MÉDECIN DE JULES III.  
PONT. MAX.”

En ce qui me concerne, méprisant les préjugés que suscitent encore l’originalité et la qualité d’auteur en matière d’œuvres littéraires, je suis entré dans le texte avec la cruauté d’un amoureux, complétant sa doctrine de mon mieux, en m’aidant dans la plupart des cas de Dioscoride et Laguna eux-mêmes, en dérobant du savoir aux cinq autres livres, tout comme, ce qui fut une tâche de longue haleine, à des traités ou à des citations de énième main, procédant de plus d’auteurs que je ne suis capable d’en manier avec quelque méthode. J’en rencontrai certains en de très illustres volumes et d’autres au sein de chapitres ou de fragments retransmis à bon escient par des seconds couteaux qui importent peu.

Par pur vice – il y a des noms qui sont comme des fruits dans la bouche –, je vais nommer ici tous les principaux auteurs dont je me souviendrai. Je le fais sans ordre et comme cela me vient. Ainsi : Pline (le premier entre tous ses égaux), Hippocrate (inoubliable quand il parle du “mal sacré”), Nicandre (dont les poèmes *Thériaque* et *Alexipharmaque* m’ont incité à user d’esprit de transgression), Galien (qui traite précisément des antidotes), Théophraste (très utile pour tout ce qui touche aux plantes), Aristote (prodigieux au sujet de la vie, de la sensation, de la respiration, de la mort, de la génération et de la corruption), Plutarque (qui évoque Mithridate), Asclépiade (qui en savait long sur le pouls), et le majestueux Virgile. Du côté oriental, Avicenne et l’ouvrage anonyme arabo-hispanique *Umadt-al-Tabib* ; parmi les auteurs médiévaux, les *Etymologies* d’Isidore, et le *Lapidaire* d’Alphonse X, plus quelques chutes de Bernard Gordien et le poétique et tant soit peu délabré Macer Floridus. Sur les animaux venimeux, j’ai emprunté à l’indispensable Claude Elien, au *Physiologue grec* et au *Bestiaire* de Cambridge. Je n’ai pu consulter, et je l’ai regretté, le *Dioscoride* de

Matthiolo, dont Laguna parle avec révérence. En aucun cas, et c'est la vérité, je n'ai prétendu manier des savoirs hors d'atteinte mais, dans l'ordre de la translation esthétique, il se peut que j'aie battu certains savants d'une longueur de plume.

A. G.